

K-FILMS AMÉRIQUE PRÉSENTE

COMMENCER UNE GUERRE
EST PLUS FACILE QUE L'ARRÊTER

LEAVING AFGHANISTAN

QUITTER L'AFGHANISTAN

UN FILM DE PAVEL LOUNGUÏNE

RÉSUMÉ

En 1988, les troupes soviétiques sont sur le point de se retirer d'Afghanistan après un conflit qui a fait de nombreuses victimes. Après le crash de son avion, un pilote prénommé Alexander, fils du général Vassiliev, est retenu en otage par des moudjahidines. Inspiré de faits réels, le récit de cette tragique retraite révèle l'horreur et la complexité de la nature humaine en temps de guerre.

Par l'un des plus grands cinéastes russes, Pavel Lounguine («Taxi Blues», Prix de la mise en scène au Festival de Cannes 1990), qui nous livre ici un véritable «Apocalypse Now» de l'Est.

«Quitter l'Afghanistan» a obtenu le Prix du meilleur scénario au Festival international du film de Shangai.

CONTEXTE DU FILM

En Afghanistan, la guerre soviéto-afghane qui dure depuis 9 ans touche à sa fin. L'Union soviétique est en train de s'effondrer et les troupes russes se retirent progressivement d'Afghanistan.

La 108ème division d'infanterie motorisée (une unité des Forces terrestres soviétiques) est déployée dans la région afghane de «Charikarskaya Zelenka» – une dense région forestière qui s'étend sur des dizaines de kilomètres. Tandis qu'elles traversent la zone pour rejoindre la route principale vers l'Ouzbékistan soviétique, les troupes soviétiques souffrent de graves pertes. Ce dangereux territoire est contrôlé par des groupes moudjahidines dont le chef est Hochem, surnommé «L'ingénieur». En Afghanistan, il y a de nombreuses ethnies ; Tadjiks, Pachtounes, etc.

L'Unité d'Intelligence soviétique essaie d'appeler à une trêve avec Hochem, mais elle n'arrive pas à trouver une façon pour le rejoindre. Pendant ce temps, un soldat de la 108ème division, le fils du Général Vassiliev, est kidnappé par des locaux parce qu'il leur a promis des grenades automatiques en échange d'un million d'Afghani (la monnaie d'Afghanistan) ; mais il a échoué. Après des difficiles et dangereuses négociations, le Colonel Dmitrich organise le retour du captif et négocie avec Hochem. Celui-ci accepte de laisser passer la division au Col de Salang, mais demande deux otages en échange, comme une garantie que l'armée soviétique se conformera aux termes de la trêve.

Basé sur des événements réels, «Quitter l'Afghanistan» est l'histoire inédite du retrait tragique des dernières troupes soviétiques en Afghanistan à travers le Col de Salang.

Le film s'inspire de l'histoire vraie du Général Nikolai Kovalev, vétérans et ancien directeur du FSB (Service fédéral de sécurité de la fédération de Russie) dans les années 90.

Ce film une primeur nord-américaine.



ENTREVUE AVEC PAVEL LOUNGUINE

«PAVEL LOUNGUINE : LE RÉALISATEUR QUI DÉFIE LA PROPAGANDE RUSSE»

par Pierre Monastier | Journal Profession Spectacle (France) | 20 Nov, 2019

«Leaving Afghanistan» [«Quitter l'Afghanistan»], nouveau film de Pavel Loungouine, raconte le douloureux retrait russe, après l'échec de l'armée rouge en Afghanistan. Menacé de censure dans une Russie qui aime à réécrire son histoire, le film est finalement sorti dans son intégralité. Entretien avec un réalisateur libre.

Que représente la guerre d'Afghanistan pour un Russe ?

La guerre d'Afghanistan est pour un Russe ce que la guerre d'Algérie est pour un Français. C'est peut-être même pire encore, parce que cette guerre fut difficile à expliquer : il n'y avait pas de liens entre nos deux pays, comme il y en eut longtemps entre la France et l'Algérie. Notre défaite durant la guerre d'Afghanistan a conduit à la chute de l'Union soviétique. Moins d'un an après la sortie des troupes russes du pays afghan, un des actes forts de Gorbatchov pour la perestroïka, le mur de Berlin déjà tombait.

Pourquoi avoir choisi de raconter l'histoire de ce retrait historique avec l'épisode de l'enlèvement d'un fils de général et le passage des troupes russes au Col de Salang ?

Ce qui est intéressant, c'est de montrer comment on sort du pays, pas comment on y entre. Une entrée passe toujours par des fanfares, des tambours... L'épisode montre bien comment on est sorti du pays avec un sentiment de défaite, comment il est stupide de mourir alors que la guerre est déjà finie.

Votre lucidité sur la guerre russe en Afghanistan a provoqué de nombreuses oppositions en Russie, ainsi que des tentatives de censure...

Oui, parce qu'il reste toujours des faucons, des vétérans qui furent militaires en Afghanistan. Certains ont essayé de dire que mon film était une calomnie, qu'on n'avait pas volé le peuple afghan, que la discipline était rigoureuse, etc. Des généraux et anciens gradés ont également accusé le film d'être une double faute : d'une part, il aurait fallu rester en Afghanistan à l'époque ; d'autre part, il n'est pas possible de montrer aujourd'hui cette œuvre à la jeunesse, de peur de l'affaiblir et de la déstabiliser.

Ce qui est toutefois plus intéressant, c'est de voir combien la société russe est divisée, parce que j'ai aussi reçu le soutien d'une autre partie des vétérans, qui ont aimé le film. Il y a ainsi eu une sorte de lutte verbale et médiatique entre ces deux clans. Au final, le film est sorti dans son intégralité.

La Russie a-t-elle des difficultés avec son histoire ?

Oui. On change l'histoire, on la réécrit constamment, depuis Ivan le Terrible (1530-1584, NDLR). En ce qui concerne mon film, ce qui a dû énerver est qu'il soit antimilitaire, car nous vivons beaucoup en Russie dans une atmosphère de patriotisme qu'on pourrait qualifier d'armé, de militarisé. J'ai pour ma part une position un peu à l'écart, avec la possibilité de dire parfois ce que je pense.

Depuis quelques années, vous êtes passé des drames sociaux dans une Russie en plein changement – je pense à «Taxi Blues», «Familles à vendre» ou «La Noce» – à des œuvres abordant plus directement l'Histoire : «Un nouveau Russe», «Tzar» et maintenant «Leaving Afghanistan». Pourquoi un tel intérêt ?

Nous vivons dans un temps où, en Russie, il faut essayer de répondre aux questions existentielles, à ce qui est le sens de notre vie : où allons-nous ? Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Il y a toute une série de questions métaphysiques qui ne sont pas éclaircies du fait que la propagande officielle se situe toujours dans le vif du moment, réécrivant l'histoire, nous expliquant qui est l'ennemi et qui ne l'est pas. Au fond, l'interrogation que je porte est la suivante : le pays a-t-il un sens intérieur ? C'est ce que j'explore film après film, pour éclairer le présent. La guerre d'Afghanistan n'est pas sans lien, selon moi, avec la guerre en Syrie.

Ce sens intérieur, dont vous parlez, a-t-il un lien avec ce qu'on appelle communément l'âme russe ?

On aime à dire que la Russie a deux richesses : le pétrole et l'âme russe. Vous le savez, nous exportons les deux avec succès (rires). Plus sérieusement, il y a bien sûr ce qu'on appelle le caractère russe, mais où se situe une telle spécificité ? Dans la terre. Un Russe qui vit en France, aux États-Unis ou en Tchécoslovaquie devient un être normal. Donc si ce caractère russe ne se situe pas à l'intérieur de l'être humain, c'est peut-être qu'il se cache à l'intérieur du pays, de l'histoire, voire de la propagande. Je pense qu'il faut d'abord penser que les Russes sont des personnes comme les autres : nous avons besoin de liberté, de choses simples et évidentes. Ce n'est qu'après que nous pouvons réfléchir à des étages supérieurs, spirituels. Ce qui est appelée l'âme russe, c'est davantage une question de spiritualité.

Vous préparez aujourd'hui un film sur le Goulag. Participe-t-il de cette même dynamique historique ?

Absolument. Il faut dire les choses, d'autant plus qu'en Russie, certains prétendent qu'il n'y a jamais eu de goulags, que la vie sous le communisme était heureuse, que Staline était un grand et bon manager... Je me situe à contre-courant de cette vision. Il est vraiment urgent de raconter l'histoire.

Dans votre film «Leaving Afghanistan», vous privilégiez une approche réaliste, imprégnée notamment d'une lenteur qu'on décelait déjà dans votre magnifique film «L'Île» en 2006.

La lenteur n'est pas volontaire. Chaque film se déroule dans son rythme intérieur. «L'Île», par exemple, se situe dans un autre monde, dans un temps proche de la mort. Avec «Leaving Afghanistan», je ne pensais pas à la lenteur. En revanche, vous avez raison sur le caractère réaliste du film : je voulais traiter l'histoire comme un documentaire. J'ai tourné en pellicule Kodak, afin de renforcer ce sentiment de reportage de guerre.

Propos recueillis par Pierre MONASTIER

<https://www.profession-spectacle.com/pavel-louguine-le-realisateur-qui-defie-la-propagande-russe/>

NOTE BIOGRAPHIQUE DU RÉALISATEUR

Pavel Louguine est né le 12 juillet 1949 à Moscou.

Il a étudié à l'Université d'État de Moscou et a en a été diplômé en 1971.



LE STUDIO PAVEL LOUNGUINE PRÉSENTE

RÉALISATEUR
PAVEL LOUNGUINE

SCÉNARIO
ALEXANDRE LOUNGUINE ET PAVEL LOUNGUINE

PRODUCTEUR
PAVEL LOUNGUINE ET EVGUENI PANFILOV

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE
IGOR GRINIAKINE

DÉCORS
SERGUÏ FEVRALIOV

SON
PAVEL STASSENKO ET KONSTANTIN STETKEVITCH

MONTEUR
ANDREÏ PETROV

MUSIQUE
KOUZMA BODROV ET DMITRI SELIPANOV

RUSSIE • DURÉE : 114 MINUTES • 2020

DISTRIBUTION AU CANADA

Kfilms
Amérique
LES CINÉMAS NATIONAUX DE QUALITÉ

K-Films Amérique
210, avenue Mozart Ouest
Montréal, Québec H2S 1C4
info@kfilmsamerique.com
514 277-2613

RELATIONS DE PRESSE

K-Films Amérique
info@kfilmsamerique.com



www.kfilmsamerique.com